

DANIEL
HELLER-ROAZEN

LANGUES OBSCURES

L'ART DES VOLEURS

ET

DES POÈTES

LA LIBRAIRIE
DU XXI^e SIÈCLE

SEUIL

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender



Liber vagatorum, Le Livre des gueux (Augsbourg, 1512).

Daniel Heller-Roazen

Langues obscures

L'art des voleurs et des poètes

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR FRANÇOISE ET PAUL CHEMLA

Éditions du Seuil

Titre original : *Dark Tongues. The Art of Rogues and Riddlers*
ISBN original : 978-1-935408-33-8

First published in the United States
by Zone Books (Urzone, Inc.) in 2013
© Daniel Heller-Roazen, 2013

ISBN : 978-2-02-112092-9
© Éditions du Seuil, mars 2017,
pour la traduction française

p. 4 : © Interfoto / LA COLLECTION.
p. 31 : © The British Library Board / avec la collaboration de l'agence
LA COLLECTION.
p. 176, 186 et 208 : © Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet.
Photo Suzanne Nagy.
p. 205 : © Michel Bernard.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

The howtosayto itiswhatitis humustwhomust
worder schall. A darktongues, kunning.

James Joyce, *Finnegans Wake*¹.

CHAPITRE I

Les langues fourchent

Les humains sont des êtres parlants : l'idée, ancienne, a été maintes fois formulée. Dans un célèbre passage de la *Politique*, Aristote a peut-être été le premier à fonder sur elle une définition : « Seul parmi les animaux l'homme a le langage » (*logon de monon anthrōpos ekhei tōn zōōn*)¹. Mais « langage » était et reste un terme obscur. Lorsqu'on a traduit le philosophe grec en latin, l'animal qui a le langage a été renommé l'« animal rationnel » (*animal rationale*) – bel exemple de la multiplicité des interprétations auxquelles se prête un mot signifiant l'acte de parler. Le *logos* d'Aristote désignait en grec tout un entrelacs de notions que l'on a aujourd'hui coutume de distinguer : « mot », « parole » et « discours », certes, mais aussi « raison » en général, et plus spécifiquement « rapport » arithmétique ou « intervalle » musical². La thèse aristotélicienne est donc reformulable de diverses façons. Mais sa structure grammaticale aussi est significative. À en croire l'énoncé d'Aristote, ce que possèdent les humains contrairement à tous les autres est une aptitude qui peut être nommée par un substantif singulier. C'est la faculté de parler. Si évidente qu'elle puisse nous paraître aujourd'hui, cette assertion heurte de front une réalité plus déroutante que le philosophe antique et nombre de ses successeurs n'étaient apparemment prêts à l'admettre. Pour le dire simplement : les êtres parlants ne parlent jamais *le* langage, ils parlent *des* langues.

L'anglais a un seul mot, *language*, pour deux réalités linguistiques clairement distinctes : il peut soit désigner le fait

générique, la parole, soit orienter vers un éventail bigarré de parlars, comme l'arménien, le japonais ou l'arabe. D'autres langues sont plus perspicaces. Les langues romanes, par exemple, font régulièrement une distinction lexicale entre un terme abstrait pour le sens générique (comme *lenguaje*, *linguagem*, *langage* ou *linguaggio*) et un terme spécifique pour désigner une langue, avec ses mots et ses règles (*idioma*, *lingua*, *langue*, *lingua*). À l'évidence, il existe une relation entre les idées exprimées par ces deux ensembles de termes. Elle renvoie à un cercle épistémologique qui, explicitement ou implicitement, soutient une pratique de la définition par abstraction. On ne trouvera la faculté unique, le langage, que dans les langues, plurielles par définition, et nulle part ailleurs ; mais on ne pourra considérer les langues comme membres d'une même catégorie qu'en présupposant le concept : le langage³. Selon ses centres d'intérêt et ses intentions, chacun peut choisir d'envisager l'idée ou ses concrétisations, la faculté générale ou ses expressions variées. Mais le point de départ, chez les êtres parlants, reste cette bifurcation originelle où les « langues fourchent ». Chaque fois qu'il y a langage, au singulier défini, il y a en réalité des langues, au pluriel indéfini : multiples et en fait innombrables. Chaque fois qu'il y a des langues, au pluriel, on peut détecter l'ombre d'une faculté de parler, qui n'en est pas moins perceptible pour rester distincte, par définition, de chaque langue. Situation délicate que l'on peut célébrer ou déplorer, mais que l'on ne saurait nier. « Les langues, observe Mallarmé, imparfaites en cela que plusieurs, manque la suprême⁴. »

Lorsqu'on examine l'histoire des recherches sur la nature de la parole, une impression s'impose : la plupart du temps, le discours sur le langage, dans sa simplicité, a fait peu de place à la multiplicité des langues. On a diversement interprété la phrase « Les humains sont des êtres parlants » : elle signifie, a-t-on dit, que, par nature, ils confèrent sur le bien et le mal, au lieu de se signaler uniquement l'agréable et le désagréable ;

qu'ils cherchent à se faire part les uns aux autres de leurs idées et de leurs conceptions du mieux qu'ils peuvent, dans diverses intentions ; qu'ils désignent, qu'ils agissent, qu'ils raisonnent, qu'ils calculent, qu'ils communiquent. Les possibilités sont nombreuses. Mais, dans tous les cas, la « théorie du langage » a généralement perçu son objet comme singulier.

Peut-être est-ce un legs de l'Antiquité, du moins pour les formes de savoir, comme la philosophie et la grammaire, qui se veulent les héritières des disciplines de la Grèce et de Rome. On a souvent remarqué que les Anciens ne se sont guère intéressés aux langues qui les entouraient, tout en ayant parfaitement conscience de leur existence. Pour expliquer cette omission, les spécialistes ont avancé plusieurs hypothèses. Peut-être les Grecs et les Romains n'ont-ils pas pris la peine d'étudier les langues étrangères parce qu'à leurs yeux les peuples qu'ils nommaient « barbares » parlaient des idiomes absolument différents des leurs, inconnus et fondamentalement inconnaissables. Ou peut-être ces langues leur paraissaient-elles sans intérêt intellectuel pour la raison opposée : parce qu'ils les tenaient pour fondamentalement semblables aux leurs, dont seul les distinguait leur vocabulaire⁵. Quoi qu'il en soit, il est remarquable qu'à l'unanimité les grands noms de disciplines antiques aussi diverses et raffinées que la philosophie, la géographie, l'histoire et la grammaire n'aient ressenti aucun besoin de traiter la pluralité des langues comme un fait appelant un commentaire spécial.

Les tout premiers monuments de la littérature grecque, les épopées homériques, décrivent un monde qui n'a nul besoin d'interprètes : qu'ils soient achéens ou troyens, les sujets parlants importants conversent tous librement dans la même langue. Certes, le poète homérique était tout à fait conscient de l'existence d'idiomes étrangers, comme l'indiquent quelques passages ; l'*Iliade* mentionne, par exemple, les Cariens « au parler barbare » (*barbarophōnoi*), et l'*Odyssee* évoque brièvement les Crétois « aux quatre-vingt-dix villes dont les langues se

mêlent»⁶. Mais, dans le monde homérique, ces parlers non grecs semblent être les signaux de lointaines merveilles. Les philosophes n'ont guère été plus diserts sur le sujet. La diversité linguistique était sûrement une réalité familière à Platon, par exemple. Pourtant, quand il a consacré un dialogue à la nature et à la formation des noms, il a peu parlé des différences entre le grec et les autres langues, et son Socrate n'a pas jugé utile non plus de se demander pourquoi la parole prenait une forme si distincte chez les Grecs de régions différentes, pour ne rien dire des autres peuples. Le monde du *Cratyle* est celui d'un langage unique, à tous les sens du terme. Aristote, qui a défini les peuples humains comme seuls détenteurs du *logos*, a proposé une théorie élaborée du langage et de la logique, qu'il a développée dans des traités abordant de nombreux sujets, tels que la signification, la déduction, la poésie, la rhétorique, la politique et la biologie. Mais partout il raisonne comme si son *logos* pouvait être tenu pour unique.

On pourrait attendre des historiens antiques un plus vif intérêt pour les différences de langue, et, dans une certaine mesure, c'est bien le cas. Hérodote a été le premier auteur de la tradition à relever avec curiosité que, dans des régions différentes, la terre porte, non un seul nom, mais trois, dont chacun semble évoquer une femme : Europe, Asie, Libye⁷. De plus, il a observé que les mêmes divinités semblent réapparaître d'une culture à l'autre, chaque fois sous des noms différents⁸. Néanmoins, malgré sa ferme volonté d'étudier les données concrètes de la diversité humaine, Hérodote ne s'est nullement senti tenu de suggérer une explication à ce sujet, ni de faire le moindre commentaire sur la prolifération de synonymes manifestes dans les peuples du monde. Quelqu'un aurait pu se demander pourquoi les divers groupes humains appellent les mêmes choses de tant de noms différents, même s'il n'était pas allé jusqu'à poser la question fondamentale et incontournable : quel sens peut-on donner au fait que la faculté humaine de parler ne s'exprime qu'à travers une multiplicité de langues ?

Il serait inexact, bien sûr, de soutenir que les penseurs du monde antique ont totalement ignoré le problème de la différence linguistique. On n'a guère de mal à trouver des allusions à des variations de dialectes et de langues, et, à l'occasion, la question de la pluralité a même émergé sous une forme philosophique. Il semble, par exemple, que Démocrite, l'atomiste de haute époque, ait vu dans la multiplicité des langues un phénomène exigeant une analyse scientifique. Ce philosophe matérialiste, selon Diodore, a traité la question dans une œuvre aujourd'hui perdue, où il soutenait que la variation des idiomes résultait de différences géographiques et climatiques⁹. Mais son analyse, à supposer qu'elle ait réellement existé, aurait été l'exception et non la règle. Tout indique que, globalement, les penseurs grecs et romains antiques voyaient dans la parole une chose dont on pouvait soustraire la multiplicité, sinon en pratique, du moins aux fins de la spéculation théorique. À leurs yeux, que le langage fût toujours divisé en langues importait peu. Sur ce point, au moins, leur vision n'était pas sans affinité avec celle de la Bible, qui allait tant influencer la pensée ultérieure sur la nature de l'animal parlant. Selon l'auteur de la Genèse, il y eut une ère où « tout le monde se servait d'une même langue ». Dans le temps du sacré, sinon dans l'histoire, le langage pouvait donc être purifié de la différence entre les langues. La confusion viendrait plus tard¹⁰.

Il existe aujourd'hui une forme d'enquête et de savoir qui tient la diversité des langues pour fondamentale. C'est la science du langage. La linguistique doit admettre, comme un axiome, qu'il n'y a pas seulement une distinction à faire entre le langage et le non-langage, mais aussi entre une langue et une autre. Certes, les linguistes peuvent définir ce second distinguo de plusieurs façons, par exemple en acceptant des étiquettes sociologiques existantes comme « langue nationale » et « dialecte », ou en s'efforçant de l'ancrer dans la conscience de groupes de sujets parlants. Mais la linguistique doit au moins admettre l'existence de différences formelles systématiques entre

les langues. Toute analyse grammaticale, au sens traditionnel, en est l'illustration.

Cela dit, ce qui distingue la linguistique de la grammaire au sens ancien, c'est qu'elle passe de la diversité des idiomes à des considérations générales. En présupposant qu'il existe des langues variées partageant des propriétés qui, une fois abstraites et combinées, définissent la faculté de parler, les linguistes peuvent, par exemple, établir des relations historiques et génétiques entre des langues : des dérivations et des divergences, des ressemblances et des différences. Parfois, la linguistique apporte ainsi une réponse historique claire à l'énigme de la diversité : elle peut montrer que de nombreuses langues dérivent d'une seule. La philologie indo-européenne en est peut-être le meilleur exemple. Par l'examen attentif des propriétés caractéristiques d'un très grand nombre de langues européennes et asiatiques, les chercheurs du XIX^e siècle ont réussi à mettre au jour une série de corrélations frappantes qui suggéraient une source commune aujourd'hui perdue : l'« indo-germanique », comme on disait autrefois, l'« indo-européen » ou « proto-indo-européen », comme l'appellent aujourd'hui ses spécialistes francophones.

Mais la rigueur de cette entreprise scientifique dérive des limites qu'elle se pose. Aucun linguiste sérieux n'a jamais cherché à prouver que toutes les langues provenaient d'une source unique, pour des raisons tant méthodologiques que matérielles. L'hypothèse qui fonde la linguistique comparative, c'est que, très généralement, les langues sont distinctes dans leurs règles et dans leurs éléments. Dans ces conditions, seules les corrélations et les analogies sont significatives. Si les caractéristiques communes au grec et au sanskrit, ou au vieil irlandais et au latin, sont remarquables et méritent explication, c'est parce qu'en théorie elles sont inattendues. C'est seulement là où la diversité naturelle des langues paraît absente que l'on pense à argumenter en faveur d'une source unique. Notons bien que seules certaines d'entre elles semblent apparentées de cette façon.

De nombreuses langues européennes et indiennes, comme le basque, le hongrois et les multiples langues dravidiennes, sont manifestement irréductibles à l'ensemble « indo-européen ». Et surtout il existe des « familles » entières de langues qui n'ont entre elles aucun lien génétique substantiel. Les langues afro-asiatiques ou « chamito-sémitiques » ne semblent pas provenir de la même « proto-langue » que l'indo-européen, et on ne peut pas établir non plus qu'elles dérivent des mêmes racines que les langues altaïques, sino-tibétaines ou iroquoises, pour ne choisir que quelques-uns des nombreux exemples possibles. Dans la recherche linguistique, la diversité grammaticale reste un fait à présupposer. Elle n'est explicable qu'exceptionnellement.

Donc, pour se doter d'un objet unique, la science du langage doit nécessairement passer, par abstraction, des langues au langage : à la faculté de parler. Transition qui n'est pas sans rappeler la démarche intellectuelle des philosophes de l'Antiquité quand ils sont passés d'une langue unique, comme le grec, à un principe général, comme le *logos*. Mais, pour la linguistique, cette opération n'a été qu'un premier pas dans la constitution d'un nouveau mode d'investigation, qui a conduit à une découverte majeure sur l'acte de parole. Aujourd'hui, il semble qu'on l'oublie de plus en plus. Ne serait-ce que pour cette raison, il est utile de la rappeler. Depuis la naissance de la grammaire comparative au XIX^e siècle, la science du langage a établi, avec une précision croissante, que les énoncés des sujets parlants, pris globalement, respectent systématiquement un ensemble limité de règles formelles de grammaire, même quand lesdits sujets n'en ont eux-mêmes aucune connaissance consciente : des règles syntaxiques, qui dictent la configuration des structures de phrase, indépendamment de leur contenu ; des règles morphologiques, qui déterminent les formes possibles que peuvent prendre les expressions au sein des séquences du discours ; des règles phonologiques, enfin, portant sur un ensemble restreint de sons qui en eux-mêmes n'ont aucun sens mais que chaque locuteur d'une langue sait ordonner, combiner et comprendre.

Un fait demeure toutefois aussi énigmatique aujourd'hui que dans l'Antiquité : les sujets parlants ne parlent que des langues, et celles-ci ont pour caractéristique fondamentale l'opacité. Certes, il est possible à un individu de dissiper, en partie, l'obscurité de langues inconnues en les étudiant, en se familiarisant avec elles, mais en général les langues étrangères sont, aux yeux des sujets parlants, celles qui résistent à la compréhension et à l'appropriation. On peut même voir dans la perception fondamentale de l'inintelligibilité l'indice le plus simple de la différence entre les langues. On tiendra deux langues pour distinctes quand leurs locuteurs respectifs, en employant leur propre idiome, sont systématiquement incapables de se comprendre. Il est donc tout à fait possible de soutenir, avec une vieille tradition en philosophie, qu'il y a langage dès l'instant où il y a signification, raisonnement et intention exprimée. On concédera également, en admettant la validité de la recherche linguistique, qu'il y a langage dès l'instant où, dans un même idiome, est détectable un système grammatical fini que les sujets parlants respectent sans le savoir en produisant une infinité d'énoncés. Néanmoins, on peut être certain qu'il y a des langues, au pluriel, si ces modes de compréhension parviennent systématiquement à un point d'arrêt, où les règles de formation des énoncés corrects dans une langue se heurtent à celles qui ont cours dans une autre. Le langage, dans sa singularité, est définissable comme un mode d'intelligibilité commun aux êtres humains en tant qu'espèce rationnelle, ou à des communautés unies dans le respect de règles de grammaire. Les langues, dans leur pluralité, évoquent l'impénétrable et l'incommensurable, qui sèment en permanence la division entre parlants.

On trouvera une illustration tout à fait flagrante de la fracture produite par les langues chaque fois que des communautés parlantes entrent en contact entre elles et découvrent à cette occasion que leurs idiomes, qui pour le reste sont des moyens de communication assez fiables, empêchent toute compréhension.

On sait depuis toujours qu'en de telles circonstances rien n'est moins éloquent que le discours ; rien n'est plus obstinément inintelligible – bref, rien ne ressemble moins au langage – qu'une langue. Quoi de plus inimaginable, en soi, que les sens enfermés dans une langue inconnue, dans des phrases, des mots, voire des sonorités aussi infimes qu'un changement de quantité dans une voyelle, la voix qui monte ou qui descend, l'ajout, à une enfilade de consonnes et de voyelles, d'une aspiration, comme celle de la lettre *h*? Ceux qui parlent une langue savent bien que ces éléments peuvent tous être décisifs pour exprimer des sens qui sont irréductibles aux propriétés physiques de la parole. C'est pourquoi des autorités de toute nature ont toujours préconisé, lorsqu'on est confronté à la pluralité linguistique, de laisser les langues de côté. Il est alors plus sage de recourir à des formes d'expression qui ne s'encombrent pas des subtilités de la grammaire : par exemple la gestuelle, « un langage commun à tous les hommes » (*omnium hominum communis sermo*¹¹), comme l'a écrit en son temps Quintilien ; la « pantomime », que Rousseau jugeait antérieure et supérieure aux langues individuelles¹² ; la danse, qui peut signifier sans les mots, pensait Lucien¹³ ; ou la musique, si souvent célébrée pour être un moyen d'expression universel.

Mais, à vrai dire, nul besoin de chercher des rencontres chocs entre communautés linguistiques différentes pour avoir des preuves de l'impénétrable apporté aux sujets parlants par leurs langues. Il existe des cas où leur force de confusion s'exerce dans les limites de ce qui, à tout autre égard, constitue manifestement un seul et même système grammatical. Un mode de division nouveau et inattendu apparaît alors.

Ce n'est pas une simple conséquence de la nature ininterrompue du changement linguistique, qui dicte que dans le parler, comme l'écrit Dante, « chacune [des] variétés a subi à nouveau des variations¹⁴ », si bien que d'une époque à une autre une même langue devient toujours plus opaque pour ceux qui s'en servent. Il faut aussi compter avec un aspect

fondamental de la faculté de parler auquel ni les philosophes ni les linguistes n'ont accordé l'attention qu'il mérite. Parmi les aptitudes que confère implicitement cette faculté, il y a la capacité, que possèdent tous les sujets parlants – dans certaines limites, certes –, de démanteler et reconstruire une langue. Une langue peut elle-même fourcher, bifurquer, naturellement mais aussi sous l'effet de la volonté et de l'art. En privé ou en public, ses locuteurs sont toujours à même de puiser dans leur connaissance de sa grammaire les éléments d'une variété nouvelle et cryptique de discours. Ce type d'idiome peut être plaisant ou sérieux, le secret que partagent des enfants dans leurs jeux ou des adultes au travail. Il peut toucher de simples mots ou expressions, des phonèmes ou des inflexions, des formules ou des phrases, isolément ou en coordination. Il peut paraître aussi exotique qu'une langue étrangère, un peu différent seulement du parler dont il a jailli, ou presque indistinguable de la langue dont il est fait – ses traits sont alors aussi imperceptibles que son sens caché. À la limite, l'existence même de l'idiome occulte peut elle-même devenir douteuse, simple hypothèse sur un objet caché qu'on peut affirmer ou nier. Il y a bien des façons de scinder la langue, au moins autant, à coup sûr, que d'occasions de le faire. Mais chaque fois que, l'effort et l'habileté étant à l'œuvre, une langue se divise ou même semble seulement se diviser en deux, le même fait déconcertant est discernable. Il apparaît que les humains ne se contentent pas de parler, et de parler des langues. Ils les brisent aussi et les éparpillent, avec toute la raison qu'elles portent, dans les sons et lettres d'idiomes rendus multiples et obscurs.

CHAPITRE 2

Les Coquillars

En 1890, un article de Marcel Schwob a paru dans les *Mémoires de la société linguistique de Paris*. À vingt-trois ans, il n'avait pas encore publié les œuvres de poésie et de prose qui le rendraient un jour célèbre. Son texte était une étude d'un manuscrit médiéval appartenant aux archives de Dijon, qu'il avait transcrit, introduit et annoté. Il avait appris l'existence de ce codex par une note bibliographique que lui avait consacrée en 1842 Joseph Garnier, archiviste de la Côte-d'Or. Celui-ci avait choisi de ne pas commenter lui-même en détail les matériaux qu'il faisait connaître, et l'éminent philologue Francisque Michel, à qui il avait envoyé par courrier l'un des quarante fascicules du manuscrit, n'avait pas non plus jugé opportun de l'analyser. Schwob était donc le premier à explorer un ensemble de documents qui, très probablement, n'avaient jamais été étudiés depuis leur rédaction au xv^e siècle, et c'est son article qui a révélé au public leur curieux contenu.

Le manuscrit était un dossier d'instruction judiciaire. Issu des archives de la capitale bourguignonne, il concernait une compagnie de bandits arrêtés, jugés et condamnés en l'an 1455. En eux-mêmes, les forfaits dont on accusait ces malfaiteurs semblent à première vue assez ordinaires. Les autorités alléguaient qu'à Dijon et dans les campagnes environnantes ces vagabonds avaient commis diverses déprédations avec violences : crocheté et forcé des serrures, pillé des coffres, détroussé de malheureux voyageurs sur la grand-route, volé des

marchands peu méfians qui avaient partagé leur chambre dans des auberges. Elles disaient que certains de ces parasites étaient rompus aux arts de la petite filouterie et de l'arnaque; elles affirmaient que d'autres ne reculaient pas devant l'assassinat pour s'enrichir. Incontestablement, la compagnie de truands n'avait elle-même aucune fortune. Mais, la pauvreté étant mère de l'invention, les brigands avaient conçu une ingénieuse technique qui leur permettait de s'approprier quelque chose que leurs compatriotes et eux, pour le reste, possédaient en commun. C'est ce qui prêtait à leurs nombreux crimes quelque originalité. Avant de mettre la main sur des biens précieux soustraits aux bourgeois, clercs et aristocrates parmi lesquels ils vivaient, les bandits bourguignons du xv^e siècle s'étaient emparés du langage. Ils avaient fait de la langue courante de leur époque un jargon, « un langaige exquis », rapportent les autorités municipales, « que aultres gens ne scevent entendre¹ ».

Parmi les expressions à la signification obscure qu'avaient forgées les vagabonds, la principale était le nom qu'ils se donnaient entre eux : les « Coquillars² », ceux « de la Coquille³ ». Les extraits du manuscrit publiés par Schwob commençaient par une note exclusivement consacrée à ce terme : « Il est vray que lesdits compaignons ont entr-eulx certain langaige de jargon et aultres signes a quoy ilz s'entrecongnoissent ; et s'appellent iceulx galans [“ces viveurs, ces noceurs”] *les coquillars* qui est a entendre *les compaignons de la Coquille* lesquelz comme len dit ont ung Roy qui se nomme *le Roy de la Coquille*⁴. » Ce n'est qu'après avoir établi cette identification préliminaire que le manuscrit relatait en détail les divers crimes pour lesquels les Coquillars avaient été condamnés :

Et est vray comme l'en dit que les aulcuns desdits coquillars sont crocheteurs d'usseries arches et coffres [« forceurs (avec crochets) d'huisseries, malles et coffres »] ; les aultres sont tresgeteurs [« filous »] et desrobent les gens en changeant or a monnoye ou monnoye a or, ou en achetant aulcunes

- David Shulman, *Ta'ayush. Journal d'un combat pour la paix. Israël-Palestine, 2002-2005.*
- Jean Starobinski, *Action et réaction. Vie et aventures d'un couple.*
- Jean Starobinski, *Les Enchanteresses.*
- Jean Starobinski, *L'Encre de la mélancolie.*
- Anne-Lise Stern, *Le Savoir-déporté. Camps, histoire, psychanalyse.*
- Antonio Tabucchi, *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa. Un délire.*
- Antonio Tabucchi, *La Nostalgie, l'Automobile et l'Infini. Lectures de Pessoa.*
- Antonio Tabucchi, *Autobiographies d'autrui. Poétiques a posteriori.*
- Emmanuel Terray, *La Politique dans la caverne.*
- Emmanuel Terray, *Une passion allemande. Luther, Kant, Schiller, Hölderlin, Kleist.*
- Emmanuel Terray, *Mes anges gardiens, précédé d'Emmanuel Terray l'insurgé, par Françoise Héritier.*
- Camille de Toledo, *Le Hêtre et le bouleau. Essai sur la tristesse européenne, suivi de L'Utopie linguistique ou la pédagogie du vertige.*
- Camille de Toledo, *Vies potentielles.*
- Camille de Toledo, *Oublier, trahir, puis disparaître.*
- César Vallejo, *Poèmes humains et Espagne, écarte de moi ce calice.*
- Jean-Pierre Vernant, *Mythe et religion en Grèce ancienne.*
- Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique I.*
- Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les Dieux, les Hommes. Récits grecs des origines.*
- Jean-Pierre Vernant, *La Traversée des frontières. Entre mythe et politique II.*
- Ida Vitale, *Ni plus ni moins.*
- Nathan Wachtel, *Dieux et vampires. Retour à Chipaya.*
- Nathan Wachtel, *La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes.*
- Nathan Wachtel, *La Logique des bûchers.*
- Nathan Wachtel, *Mémoires marranes. Itinéraires dans le sertão du Nordeste brésilien.*
- Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité. La création des veuves en Inde.*
- Natalie Zemon Davis, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle.*



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (61)
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2017. N° 112091 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE